



Annales historiques de la Révolution française

372 | avril-juin 2013
Varia

Michio Shibata (1926-2011)

Yoshihiro Matsuura



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12791>

DOI : 10.4000/ahrf.12791

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 137-141

ISBN : 978-2-9083-2789-2

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Yoshihiro Matsuura, « Michio Shibata (1926-2011) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 372 | avril-juin 2013, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12791> ; DOI : 10.4000/ahrf.12791

Tous droits réservés

HOMMAGE

MICHIO SHIBATA (1926-2011)

Michio Shibata est décédé à Tokyo, le 5 mai 2011, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il était l'un des plus anciens membres de la Société des études robespierristes. Né à Kyoto en 1926, Michio Shibata est entré à la section d'histoire de l'Occident de l'Université impériale de Tokyo en avril 1945. Bien qu'appelé au service militaire juste après son entrée à l'université, il a repris ses études à l'issue de la guerre et les a terminées en septembre 1948. Après avoir été professeur de lycée, il devient assistant à la faculté des Humanités de l'Université métropolitaine de Tokyo (1949-1956). À l'occasion de la « Fête sanglante du travail » de 1952, il est arrêté pour avoir participé à la manifestation. Il est nommé conférencier à la faculté des lettres de l'Université de Tokyo en 1956, puis maître de conférences l'année suivante. Assistent alors à ses cours de maîtrise Akira Kiyasu, Hiroyuki Ninomiya et Tadami Chizuka, et à ses enseignements de licence Masao Nishikawa (histoire de l'Allemagne) et Haruki Wada (histoire de la Russie), qui devaient ensuite vivifier l'histoire de l'Occident au Japon. Professeur en 1968, Michio Shibata est devenu doyen de la faculté entre 1979 et 1981, avant de prendre sa retraite en mars 1987, tout en continuant ses enseignements à l'Université privée Ferris (1987-1997).

Professeur de renom, Michio Shibata est également un passeur de culture. Il s'est ainsi efforcé de traduire en japonais de grandes œuvres d'historiens, comme *Quatre-vingt-neuf* de Georges Lefebvre (avec Kohachiro Takahashi et Chizuka), ainsi que des écrits de Paul Valéry. Lors du bicentenaire de la Révolution française, il a collaboré au projet de microfichage de sources imprimées de la Révolution soutenu par Pergamon Press (*French Revolution Research Collection*, 1988). Il a également organisé, notamment avec Chizuka et Ninomiya, des colloques internationaux où les historiens japonais ont pu échanger avec leurs homologues étrangers, dont Michel Vovelle, Lynn Hunt et Colin Lucas. La



même année, il a été invité à des colloques à Paris et à Nanjing¹. En 1992, il a été nommé Officier des palmes académiques.

Les premiers ouvrages de Shibata ne peuvent se comprendre sans l'évocation du climat intellectuel de l'avant-guerre aux années 1930, dans lequel le parti communiste exerçait une grande influence. Le monde intellectuel des années 1930 est marqué par un débat sur le caractère du capitalisme japonais, qui oppose l'école dite de *Kôza*, « Kôza-ha » (dont le nom, qui veut dire « cours », provient des *Cours sur l'histoire du développement du capitalisme japonais*, 7 vols., 1932-1933 - en japonais -, que cette école avait édités), à l'école de *Rônô*, « Rônô-ha », rassemblée autour de la revue « Rônô » fondée en 1927. Le débat historique n'est pas sans enjeu politique. L'école de *Kôza* a ainsi élaboré un programme d'action pour réaliser le socialisme en deux étapes révolutionnaires (la révolution bourgeoise, puis la révolution socialiste), alors que l'école de *Rônô* tablait sur une révolution socialiste, puisqu'elle pensait que la lutte contre la féodalité appartenait à l'histoire.

La défaite du Japon en 1945 et les réformes de l'après-guerre parurent légitimer l'interprétation historique de l'école de *Kôza*, qui critiquait le retard du capitalisme japonais et proposait la stratégie de la révolution en deux étapes. Cette école a beaucoup influencé l'ensemble des sciences sociales japonaises, particulièrement dans un contexte où l'instauration de la République populaire démocratique de Corée (1948) et de la République populaire de Chine (1949) favorisa l'aspiration à la lutte populaire en Asie. Dans ce contexte, nombre d'historiens japonais de l'Occident se sont penchés sur la comparaison des voies différentes de modernisation entre des pays qui ont connu une révolution bourgeoise proprement dite et des pays qui n'en ont pas connu. C'est dans ce contexte historique que Michio Shibata a commencé ses études.

Sous la direction de Kentarô Hayashi, Shibata a consacré ses premières recherches à la propriété foncière en Prusse, en la comparant à celles de l'Angleterre et de la France. Après la publication de son mémoire consacré à « La formation de "Gutsherrschaft" » (*Rekishigakukennyû*, 137, 1949), Shibata se rapprocha du professeur Kohachiro Takahashi, connu pour sa place dans l'école de *Kôza* et pour ses travaux sur la société moderne et la Révolution française. Il prend alors un tournant majeur dans ses recherches

(1) Cf. Michio SHIBATA, avec Tadami CHIZUKA, « L'image de la Révolution française dans l'historiographie japonaise », dans Michel VOVELLE (dir.), *L'image de la Révolution française*, II, Paris, 1989 ; Shibata, « Studies of the French Revolution in Japan ; an interpretation », dans Zhang ZHILIAN (ed.), *China and the French Revolution*, Oxford, 1990.

et consacre son premier article sur l'histoire de France aux décrets de ventôse (*Zinbungakuhô*, 8, 1953). Il y insiste déjà sur l'importance de l'histoire de la propriété foncière, tout en critiquant la notion de bourgeoisie rurale construite par Georges Lefebvre. En suivant l'interprétation de Takahashi, qui correspondait à la stratégie révolutionnaire en deux étapes de l'école de *Kôza*, et dans laquelle les grands fermiers étaient considérés comme un facteur féodal jusqu'à l'abolition complète de la propriété foncière féodale, Shibata affirmait que la ligne de fracture majeure séparait paysans et seigneurs, puis paysans riches et paysans pauvres.

Le point de vue de Shibata se rapproche cependant un peu de celui de Lefebvre dans son article suivant (*Rekishigakukennyû*, 185, 1955). Tout en continuant d'interpréter la Révolution française en deux étapes, il insistait sur leur enchevêtrement et soutenait que le grand fermier avait contribué à la polarisation moderne de la paysannerie. Shibata se fit d'ailleurs médiateur entre Takahashi et Lefebvre dans son premier livre, *Étude sur la monarchie absolue de la France*, 1960, dans lequel il s'efforça de saisir la formation et le développement de la structure économique et sociale de la monarchie absolue, comme travail préalable à l'analyse politique de l'abolition de la propriété foncière féodale pendant la Révolution française. Dans ce travail, où il se démarque à la fois de Lefebvre et de Takahashi, Shibata propose trois types régionaux de polarisation de la paysannerie en s'appuyant notamment sur des ouvrages de Jean Loutchisky et de Lefebvre : le type de région du Centre et du Midi, celui de Flandre et celui de Picardie. Shibata pensait que le modèle de la réforme agraire et de la révolution paysanne résidait dans l'exemple picard, où une grande masse de paysans pauvres vivait en opposition à un petit nombre de grands fermiers.

Un pas de plus est franchi dans l'article, « Reconsidérations sur l'étude de la Révolution française » (*Rekishigakukennyû*, 253, 1961), où Shibata exprime une prise de distance avec Takahashi et un rapprochement avec Lefebvre, en considérant, inspiré par ce dernier, que la Révolution française se composait de quatre révolutions aristocratique, bourgeoise, populaire et paysanne et que les luttes politiques des bourgeois parlementaires devaient être comprises en tenant compte de leurs relations avec les mouvements populaires et paysans. C'est également par cet article que Shibata commence à s'intéresser aux mouvements populaires et démocratiques de la Révolution, stimulé par les études d'Albert Soboul, George Rudé, Kare Tønnesson et Richard Cobb. Cet intérêt s'est amplifié lors de ses deux années d'études en France (fin 1962 – fin 1964), qui lui permirent de fréquenter les Archives nationales, les Archives de la Préfecture de Paris, les Archives de la Seine et les collections de la Bibliothèque nationale. Il



développa alors de forts liens avec « Soboul et ses camarades », discutant aussi « huit fois par semaine » avec Ninomiya, alors étudiant en France. Au début de son séjour, il avait l'intention de recueillir des documents sur le mouvement populaire, et en particulier sur celui du faubourg St-Antoine ; bien vite, cependant, il se passionna pour la conspiration de Babeuf et voua presque toute sa seconde année à cette affaire.

Le deuxième ouvrage de Shibata fut ainsi consacré à *La conspiration de Babeuf* (1968). Plus qu'une biographie de Babeuf ou une histoire de la conspiration, il s'agissait d'une monographie dans laquelle la conspiration de l'an IV s'inscrivait dans le prolongement des mouvements populaires vaincus en l'an III, mais aussi dans la problématique des relations entre robespierrisme et sans-culottisme. Pour Shibata, le babouvisme était né de la fusion de ces deux courants. Son originalité résidait dans l'idée d'une prise de pouvoir par le peuple lui-même. Shibata nourrissait le projet d'éditer une version française de son travail sur Babeuf², mais le projet fut abandonné après le mouvement de contestation étudiant à l'Université de Tokyo, en 1968.

Avec *Babeuf*, Shibata s'est ouvert sur le XIX^e siècle. En 1971, il a ainsi participé au colloque international consacré au centenaire de la Commune de Paris ; il consacre également des articles et un livre à l'événement (*La commune de Paris*, 1973). Des travaux d'histoire générale, notamment dans le cadre des *Cours d'Iwanami : L'histoire universelle* (31 vol., 1969-74), pour lesquels il rédige quatre articles dont « La Révolution française et L'Europe », lui permettent alors de développer sa lecture des révolutions bourgeoises et industrielles de l'Occident. Il s'interroge alors sur la manière d'écrire une histoire universelle, à laquelle il consacre plusieurs manuels destinés aux lycéens. Fidèle à ses premières recherches, Shibata publie encore *La Révolution française à Paris* (1988), dans laquelle il s'appuie principalement sur des archives de commissaires de police de 1789 à 1792, *La Révolution française* (1989) et *Dix leçons sur l'histoire de France* (2006). Dans une perspective influencée par Fernand Braudel, il édite également son *Monde moderne et mouvement populaire* (1983), dans lequel il tente d'isoler les logiques historiques de l'histoire moderne de l'Europe du XVI^e au XIX^e siècle, tout en insistant sur la signification spécifique du mouvement populaire.

(2) Une partie de *La conspiration de Babeuf* a été publiée en français. cf. « Sur le personnel ci-devant sectionnaire sous le Directoire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 189, 1967.

Fortement marqué par le marxisme, Shibata a recherché l'origine de la Révolution dans l'évolution des structures économiques, puis l'a analysée en termes de lutte de classes, ce qui veut dire qu'il a construit ses travaux dans un climat intellectuel très influencé par l'école de *Kôza*. Mais il a quand même eu la souplesse d'accepter la notion de culture politique et il a toujours considéré que les cultures et les classes sociales évoluaient au cours des événements. Ces études nourrissaient, chez lui, ses interrogations sur l'histoire de son propre pays ; il s'interrogeait ainsi sur les correspondances entre la société japonaise et la société occidentale, dans la société de son temps, comme dans l'histoire des XIX^e et XX^e siècles. Il faut rappeler qu'on a comparé la formation de la société moderne du Japon à celle de l'Occident, et *Meiji-Ishin* à la Révolution française. Vers la fin de sa vie, cette approche comparée continuait d'être développée par Shibata ; entre la Révolution française et *Meiji-Ishin*, il nuancait cependant les rapprochements en matière d'histoire de la propriété foncière, mais les soulignait en ce qui concerne la culture politique³. L'histoire écrite par Michio Shibata, finalement, ne peut se comprendre en dehors du contexte japonais de l'après-guerre, où l'histoire comparée est alors histoire comme philosophie. Qu'est-ce que le Japon moderne ? Que doit être la société civile moderne au Japon ? Ces questions ont guidé les études de la Révolution française de Shibata et, à leur tour, ont fait évoluer ces questions.

Yoshihiro MATSUURA
Université Seikei de Tokyo
matsuura@fh.seikei.ac.jp



(3) Cf. « La Révolution française et la réforme de Meiji: un cadre de l'histoire comparative », dans Michio SHIBATA, *La Révolution française*, nouvelle éd., Tokyo, 2007. L'œuvre posthume de Shibata a été publiée : *Pourquoi s'est produite la Révolution française*, Librairie Ya makawa, Tokyo, 2012.